

incessants ! c'étaient ceux de sa mère, en proie à une émotion douloureuse, qui redoubla lorsque la cérémonie commença.

— Qui donne cette femme à cet homme ? demanda le ministre selon le rit anglican.

Le père de la jeune fille s'avança, lui prit la main et la mit dans celle de l'époux ; elle reçut l'anneau et, sur le livre des Évangiles, le mari et la femme se donnèrent leur foi.

Les sanglots de la mère interrompirent la prière et le dernier discours du ministre. Quoiqu'elle fit un visible effort pour se contenir, sa douleur éclatait et faisait événement. Son mari vint vers elle, et d'un air moitié compatissant, moitié sévère, la supplia de se calmer ; son fils aîné et Lucy, sa plus jeune fille, s'étaient rapprochés, et lui serraient la main ; la nouvelle mariée se tournait de son côté et la regardait avec une inquiétude que la décision de son propre sort n'avait pu amener sur son front, et dès que, parents et amis, furent réunis dans la pièce voisine où l'on devait signer les actes du mariage, Georgiana, quittant le bras de son mari, se jeta au cou de sa mère :

— Maman, chère maman, qu'avez-vous ? Pourquoi tant pleurer ? N'est-ce pas vous qui m'avez dit que je serais heureuse avec lui ?

— Oui, ma chérie, oui, je n'ai pas pu me maîtriser, pardon...

Elle embrassa tendrement sa fille et tendit la main à son gendre, elle ne pleurait plus, mais un œil observateur eût remarqué l'expression souffrante et accablée de sa physionomie, qui se trahissait sous le sourire et les paroles aimables avec lesquels elle accueillait sa famille et ses amis. Elle se devait au monde, elle devait à son mari, à sa fille, à son gendre, de paraître calme et satisfaite, et quels que fussent ses tourments intérieurs, elle sut se vaincre jusqu'au bout. Elle traversa, le front tranquille, la foule que se pressait sur le passage du cortège ; revenue chez elle, elle fit à sa famille avec sa grâce accoutumée, les honneurs de sa maison ; elle s'assit au repas de noces, et quand l'heure du départ et de la séparation, eut sonné, elle embrassa Georgiana avec une émotion tendre, mais sans larmes désormais. Elle l'encouragea même, et la remit à William

Dryfsdale, en lui disant avec amitié :

— Soyez bon pour elle, et ne nous oubliez pas !

Ils partirent. M. Gordon, plus ému qu'il ne voulait l'avouer, se retira chez lui, James, son fils, sortit pour aller à son cercle, madame Gordon donna quelques ordres à ses domestiques, fit coucher Lucy qui paraissait fatiguée, et, ces devoirs remplis, elle s'enferma dans sa chambre sans vouloir que la femme de chambre la déshabillât. Jusqu'au lever du jour, sa lampe veilla, et Lucy, qui couchait non loin de sa mère, crut, dans les courts intervalles de son sommeil de seize ans, surprendre des gémissements douloureux. Une fois, elle se leva, elle entra doucement la porte de communication des deux chambres, elle vit sa mère prosternée, la face contre terre, et disant d'une voix brisée :

— Ayez pitié de moi, Seigneur ! ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde !

La jeune fille se dit : — Elle prie ! elle prie pour ma sœur, sans doute... et sans oser lui parler, elle se retira en silence, émue et édiflée.

II.

Regard rétrospectif.

Dans le monde où elle vivait, peu de personnes occupaient une place aussi enviée que madame John Gordon. Nom pur et honorable, grande fortune noblement et sagement employée, mari loyal, excellent, dévoué, enfants bien nés et bien doués, toutes les grandes lignes du bonheur se rencontraient dans sa situation et n'excluaient pas les détails aimables ; elle possédait la santé, le plaisir des autres plaisirs, elle avait conservé la beauté et le charme ; son intérieur, animé par trois enfants dont toute mère eût été fière, rayonnait de bonheur ; l'amour de son mari n'avait pas fléchi, les années seulement lui avaient donné plus de gravité et de profondeur ; elle se trouvait en toute chose la main heureuse, ses fêtes, ses diners réussissaient ; sa fortune, simplement portée, ne lui avait pas fait d'ennemis, elle couronnait ses félicités en mariant sa fille aînée d'une manière brillante et distinguée. Pourtant, elle paraissait triste. — Que lui manquait-il ? disait-on